Quelques jours de morne abattement suivirent. Miramon n'avait plus qu'une pensée et ne voyait plus qu'un but : faire en sorte que Maximilien ne se trouvât pas dans la place lorsqu'elle tomberait au pouvoir de l'ennemi. Il revint à la proposition qu'il avait déjà essayé de faire accepter un mois auparavant et pressa l'empereur de mettre à profit une dernière affaire, que l'on engagerait sur deux ou trois points à la fois, pour s'échapper à la tête d'une colonne légère composée d'hommes d'élite. Une fois hors du cercle dans lequel il était enfermé, il agirait selon les circonstances ; mais, du moins, il serait libre de ses mouvements et de ses résolutions. Sans repousser l'idée, Maximilien insista pour qu'avant toutes choses on rédigeât une relation de ce qui s'était passé depuis le début du siége, de l'héroïque résistance opposée à l'ennemi et du rôle inconcevable joué par Marquez. Il voulait, disait-il, que cette relation, revêtue de la signature de tous les généraux, restât comme un document justificatif aux yeux de l'histoire, et déclarait y tenir plus qu'à la vie. Pour obtempérer à ce désir, les généraux Miramon, Mejia, Severo Castillo et Arellano signèrent une sorte de procès-verbal, dressé sous forme de rapport à l'empereur et qui, après avoir résumé les diverses phases par lesquelles avait passé la situation dans Queretaro depuis le 20 février, se terminait ainsi :

« ..... Les généraux soussignés n'aborderont

pas aujourd'hui le terrain des justes accusations qu'ils croient pouvoir formuler contre l'ancien chef d'état-major général de Votre Majesté ; l'histoire se chargera de cette tâche ingrate. Mais il importe à l'héroïsme de Votre Majesté et de l'armée qui, avec elle, s'est stérilement sacrifiée dans Queretaro, de faire connaître au monde que, sans éléments d'aucune espèce, après la perte des meilleurs chefs, 5,000 soldats maintiennent aujourd'hui cette place, après un siége de soixante-dix jours, siége établi par 30,000 hommes qui ont à leur disposition toutes les ressources du pays, et que pendant cette longue période de temps, cinquante-quatre journées ont été perdues à attendre le général Marquez, qui devait revenir de Mexico sous vingt jours...

«..... Votre Majesté et l'armée entière ont droit à la noble satisfaction d'avoir placé très-haut l'honneur des armes nationales, en donnant au monde l'exemple d'un héroïsme peu commun, d'un héroïsme capable des plus audacieuses entreprises, lorsqu'une volonté énergique et un sentiment de véritable patriotisme le dirigent. L'immense responsabilité des événements funestes qui vont se précipiter sur le Mexique est par conséquent complétement étrangère à Votre Majesté et à sa fidèle et vaillante armée. »

Cette satisfaction donnée aux scrupules de Maximilien, Miramon obtint de lui la fixation de la

sortie finale pour le 10 mai. Il n'y avait plus de temps à perdre ; la disette, arrivée à son comble, faisait de la reddition une nécessité imminente, sous peine de voir les habitants et les soldats eux-mêmes mourir littéralement d'inanition. A peine une partie des troupes, exténuées par les privations, étaient-elles en état de faire le dernier effort qu'on allait leur demander. Malgré ces considérations d'urgence, cependant, on se laissa aller à de nouveaux retards. Le mouvement projeté, d'abord ajourné de vingt-quatre heures, resta en suspens jusqu'au 14. Ce jour-là, un conseil de guerre fut jugé nécessaire pour arrêter les dispositions définitives. Il décida que la tentative aurait irrévocablement lieu la nuit suivante et commencerait vers minuit. Mais, à onze heures du soir, il y eut encore une fois contre-ordre ; l'affaire était remise au lendemain.

Dans le récit du général Arellano, ces inexplicables délais sont mis en grande partie sur le compte de la faiblesse des généraux Mendez et Mejia. Il leur impute d'avoir poursuivi la chimère d'une capitulation, de s'être laissé endormir par des pourparlers avec certains chefs ennemis et d'avoir, par suite, apporté dans l'accomplissement de leurs devoirs militaires une mollesse qui aurait paralysé l'activité de Miramon. La supposition ou plutôt l'accusation — car c'en est une — ne repose absolument sur rien. Les deux officiers auxquels elle s'adresse ont payé de leur sang une fidélité

restée inaltérable jusqu'à la fin envers l'empereur. Cette mort écarte tout soupçon des derniers actes de leur vie. Il n'est point nécessaire d'ailleurs de chercher une explication si compliquée aux ajournements successifs de la tentative où Maximilien aurait pu trouver, à défaut de la délivrance, la mort glorieuse du champ de bataille. Ici comme en tant d'autres occasions, l'inaction et la perte de temps vinrent surtout des fluctuations de la volonté impériale. Il est certain, notamment, que l'ordre qui fit renvoyer au 15 mai l'exécution du plan arrêté pour la nuit du 14, fut donné par l'empereur lui-même, presque à l'instant où la garnison attendait le signal de la sortie.

Quelques heures plus tard, l'armée juariste était maîtresse de Queretaro et l'empereur prisonnier.

L'accusation d'avoir livré aux assiégeants l'entrée de la place s'est élevée contre le colonel Miguel Lopez avec un ensemble et une énergie qui la mettent hors de discussion. En dehors de cette accablante unanimité et des indices matériels sur lesquels je reviendrai tout à l'heure, elle est corroborée par une circonstance que l'accusé n'a jamais pu expliquer. Le colonel Lopez est le seul des officiers supérieurs ayant joué un rôle marquant auprès de Maximilien, qui n'ait pas été traduit devant un conseil de guerre par le gouvernement de Juarez ; il n'a point partagé la captivité de ses compagnons d'armes pris à Queretaro ; dès le 24 mai, il partait librement, muni d'un

sauf-conduit du général Escobedo, pour se rendre dans l'État de Puebla. Ce traitement privilégié n'est-il pas, à lui seul, la révélation de relations d'un caractère suspect et ne devient-il pas la condamnation sans appel de l'homme qui en a été l'objet ?

Lopez, au surplus, a été forcé de reconnaître lui-même que, dans la soirée du 14 mai, il était allé au camp des assiégeants et avait vu le général Escobedo. Pour colorer cette compromettante démarche, il a allégué une mission qu'il aurait reçue de Maximilien, et qu'il raconte en ces termes, dans une brochure justificative publiée six semaines après la catastrophe [1] :

« A plusieurs reprises, l'empereur m'avait manifesté son désir de sortir de la place... Le 14 mai au soir, le malheureux prince me demanda si je me sentais le courage de quitter mon poste pour aller trouver l'ennemi et traiter avec lui. Sur ma réponse affirmative, il m'ordonna de sortir dans le plus grand secret et d'aller demander qu'il lui fût permis de partir avec le régiment de l'impératrice et un certain nombre de personnes de sa suite. J'obéis et fus conduit auprès du général Escobedo, avec les formalités usitées envers les parlementaires, bien que ma mission fût secrète.

1. *Miguel Lopez à ses concitoyens et au monde.* Mexico, 31 juillet 1867.

Dans une conférence qui ne dura pas cinq minutes, j'exposai le désir de l'empereur. M. Escobedo me chargea de lui rapporter pour réponse que ses instructions ne lui permettaient d'accorder aucune garantie et se bornaient à le contraindre de se rendre à discrétion ou à le battre. Sur cette déclaration, je me retirai et rentrai à mon campement vers minuit. Contre son habitude de se coucher entre huit et neuf heures du soir, l'empereur veillait encore ; il m'avait fait demander plusieurs fois et envoyé à ma recherche les aides de camp du général Castillo. Dès qu'il me sut de retour, il me fit appeler et fit sortir soit le prince de Salm, soit le lieutenant-colonel Pradillo, qui se trouvait auprès de lui , je ne sais lequel des deux, mais l'un ou l'autre peut attester mon dire. Il m'interrogea d'un ton anxieux sur le résultat de ma démarche. Lorsqu'il le sut, il me demanda si j'avais parlé au général en chef en personne. Sur ma réponse affirmative, il me donna avec un découragement visible l'ordre de faire desseller ses chevaux, ceux de sa suite et du régiment de l'impératrice, qui étaient prêts pour la sortie ; puis il se retira pour s'aller coucher. »

Une partie de cette version se retrouve dans un récit du siége de Queretaro, publié par M. Juan de Dios Arias, alors attaché en qualité d'officier à l'état-major du général Escobedo, et devenu plus tard un des employés supérieurs du ministère des

affaires étrangères de la République mexicaine. M. Arias confirme la requête présentée par Lopez, de la part de l'empereur, au commandant en chef des forces assiégeantes, et le refus opposé par ce dernier à la demande qui lui était faite. Le témoignage est toutefois suspect, venant d'un narrateur qui avait nécessairement à cœur de prouver que la trahison n'était pour rien dans le triomphe de l'armée dont il faisait partie. M. Arias, en outre, laisse échapper un aveu singulièrement compromettant pour le soi-disant messager de Maximilien. Il raconte que Lopez, interrogé par Escobedo, n'hésita pas à lui exposer la situation désespérée de la place et que cette revélation détermina le général juariste à tenter sans retard un coup de main décisif. En admettant même, par conséquent, que Lopez se soit abouché avec les assiégeants en vertu d'une mission quelconque de Maximilien, il demeure avéré qu'il alla au delà de cette mission, puisqu'il trahit le secret de l'extrémité à laquelle se trouvaient réduits les assiégés. De là à une connivence complète établie séance tenante, moyennant certaines conditions débattues, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut certainement franchi.

Comment s'expliquer autrement que, trois heures à peine après cette entrevue mystérieuse, un détachement de troupes juaristes soit arrivé sans tirer ni essuyer un seul coup de fusil sur le point précis de la ligne de défense où commandait

Lopez, et qu'il y ait trouvé, par une merveilleuse coïncidence, une embrasure dégarnie pour pénétrer dans la place? Les preuves accusatrices ne s'arrêtent pas là. Il est constant que Lopez en personne était au milieu des soldats ennemis, lorsqu'ils désarmèrent les premiers postes impériaux en dedans des fortifications. Ne pouvant nier le fait, il a prétendu avoir été fait prisonnier dès le début de la surprise, et emmené comme tel par les envahisseurs vers l'intérieur de la ville. Il s'est même vanté d'avoir profité d'une minute où il n'était point surveillé, pour faire avertir l'empereur de ce qui se passait. Mais des témoignages accablants établissent que tout autre fut son rôle et qu'il marchait avec les juaristes, non comme un captif, mais comme un guide. M. Albert Hans, qui se rencontra un des premiers sur son passage, donne à cet égard des détails aussi précis que curieux et irréfutables[1]. Tous les officiers de l'armée impériale qui vinrent successivement se heurter aux nouveaux arrivants ont également attesté l'étrangeté et l'embarras de l'attitude de Lopez vis-à-vis d'eux. Une question fort simple se pose d'ailleurs d'elle-même. S'il eût été réellement prisonnier, pourquoi les assiégeants, au lieu de l'enfermer ou de l'envoyer dans leur camp, eussent-ils traîné à leur suite un témoin incom-

1. *Queretaro,* souvenirs d'un officier de l'empereur Maximilien, p. 274 et suiv.

mode et que le moindre incident pouvait rendre dangereux, dans une opération aussi délicate, aussi pleine de périls imprévus que l'occupation d'une ville enlevée par une surprise nocturne ? La sûreté de leurs mouvements révèle la direction d'un complice qui non-seulement possède une connaissance minutieuse du terrain et de la distribution des postes, mais qui, de plus, exerce parmi les assiégés une autorité dont il se sert pour écarter les obstacles et dérouter les soupçons. Ce complice, quel pouvait-il être, sinon l'homme qui prétendra plus tard avoir été contraint de les suivre, et auquel il aurait suffi, pour donner l'alarme, d'un mot glissé en passant à l'oreille d'un soldat de la garnison ?

Le général Velez, qui commandait l'avant-garde des assiégeants dans cette nuit trop mémorable, a eu beau délivrer à Miguel Lopez ce qu'on pourrait appeler un certificat de captivité, corroboré par la déclaration identique de quatre ou cinq de ses officiers, il n'y a pas de méprise possible sur le véritable rôle du soi-disant prisonnier. C'est un traître qui, après avoir introduit l'ennemi, le conduit jusqu'au cœur même de la ville et l'y fait arriver à bas bruit, avec une abominable habileté. Sa trahison est flagrante. Qu'elle n'ait fait qu'avancer de quelques jours ou de quelques heures un dénoûment inévitable, cela ne saurait la rendre moins odieuse. Elle l'est doublement de la part d'un misérable comblé des bienfaits de

l'empereur, dont celui-ci avait naguère tenu l'enfant sur les fonts du baptême, auquel il avait la veille conféré la médaille militaire et qui, plus que pas un autre, avait le devoir de se faire tuer à ses côtés [1].

Maximilien logeait précisément dans le couvent de la Cruz, par le jardin duquel arrivèrent les assiégeants. Un peu plus, et il eût été pris dans son lit. Réveillé à temps, néanmoins, il put s'habiller et s'élancer au dehors en compagnie du prince de Salm. Il s'était coiffé d'un grand *sombrero* mexicain et avait jeté un caban par-dessus son uniforme. Cette circonstance le sauva pour le moment. Un détachement ennemi, dans lequel il alla donner en sortant, le laissa passer, croyant avoir affaire à un civil. On a raconté que le colo-républicain Rincon Gallardo, commandant de ce détachement, aurait lui-même provoqué l'erreur de ses soldats par un sentiment de générosité chevaleresque, bien qu'ayant reconnu l'empereur. Celui-ci se dirigea en hâte vers le Cerro de las Campanas (la Colline des Cloches), hauteur fortifiée et couronnée par une redoute, située à l'extrémité occidentale de la ville. Il avait été rejoint

1. On a parlé diversement du prix dont fut payée cette trahison; c'est naturellement un point qui ne saurait être éclairci. Mais la version la plus accréditée à l'époque fixait ce prix à 200,000 francs. On ajoutait que la plus grande partie de la somme avait été perdue par Lopez au jeu, avec des officiers républicains, avant de quitter Queretaro.

par les généraux Severo Castillo et Mejia, qui assignaient ce point comme rendez-vous à tout ce qu'ils rencontraient d'officiers et de soldats sur leur chemin. Un immense tumulte succédait au profond silence dans lequel s'était accomplie l'entrée des juaristes. Eux-mêmes avaient lancé à toute volée les cloches du couvent de San Francisco, dont l'occupation rendait leur victoire définitive. Les troupes impériales couraient effarées par les rues. Çà et là, éclatait une fusillade engagée au hasard. Miramon, entouré d'une poignée d'hommes ramassés à la hâte, essayait d'arrêter l'ennemi; mais blessé au visage d'un coup de feu, il était obligé d'abandonner la partie pour aller se faire panser chez un médecin où il ne tarda pas à être fait prisonnier. Il n'y eut pas d'autre tentative de résistance.

Les républicains, cependant, croyaient avoir un dernier combat à livrer. Le gros de la garnison s'était peu à peu rallié sur le Cerro de las Campanas. L'empereur avait autour de lui trois à quatre mille hommes, encore en désarroi, mais qui commençaient à se reconnaître, et avec lesquels on pouvait craindre de lui voir tenter un coup de main désespéré. Escobedo détacha le général Corona, avec mission de parer à cette éventualité; mais au moment où Corona s'avançait vers la hauteur en ordre de bataille, Maximilien venait de renoncer à livrer le combat. Le général Mejia, consulté par lui sur ce qu'on pouvait faire, avait

répondu, en montrant les masses profondes de l'ennemi qui fermaient l'horizon de toutes parts : « Sire, passer est impossible : mais si Votre Majesté l'ordonne, nous tâcherons de le faire; quant à moi, je suis prêt à mourir. » Au même instant arrivait un cavalier apportant la nouvelle que Miramon était blessé. L'empereur, après quelques minutes de silence, déclara qu'il ne voulait point d'une inutile effusion de sang, et donna ordre d'envoyer un parlementaire à l'ennemi. Ici, je laisse parler le rapport adressé par le général Corona à son commandant en chef :

« ... On m'annonça qu'un parlementaire se dirigeait vers moi, avec son drapeau déployé. Je m'avançai à sa rencontre, accompagné du général Cortina, qui, avec son corps d'armée, avait poussé en avant sur l'ennemi.

« Le parlementaire m'exposa qu'il était envoyé auprès du général en chef par Maximilien et Mejia. Je lui donnai mon nom, pour qu'il pût retourner à son camp et informer ceux qui l'avaient envoyé que j'avertissais le général en chef et que je faisais suspendre le feu sur toute la ligne, avec l'espoir qu'on en ferait autant de l'autre côté.

« Le parlementaire revint une seconde fois de la colline, et les troupes ennemies commencèrent à avancer vers nous, dans une attitude pacifique. Un officier s'en détacha et vint jusqu'à moi pour

m'annoncer que Maximilien et Mejia désiraient me parler. Je me dirigeai immédiatement vers eux, toujours accompagné du général Cortina et de mon état-major.

« Maximilien m'exprima le désir de me parler à part, ce à quoi je consentis. Il me déclara alors qu'il n'était plus empereur, attendu qu'il avait abdiqué devant le conseil de gouvernement à Mexico. Comme il ne m'appartenait pas de traiter cette question dans un pareil moment, je le lui fis observer sans rudesse, en l'assurant que lui-même, aussi bien que tous ceux qui l'entouraient, trouveraient près de moi toute garantie jusqu'à ce que je les présentasse au général en chef.

« Bientôt après arriva un aide-de-camp de votre quartier-général, accompagné d'une escorte, pour me demander de votre part la remise des prisonniers. Cette remise eut lieu immédiatement, à l'exception de Maximilien et de Mejia, que j'accompagnai moi-même jusqu'au moment où je vous les présentai sur le Cerro de las Campanas, où vous vous trouviez déjà.

« RAMON CORONA. »

Voici en quels termes M. Arias, dans le récit dont j'ai déjà parlé, raconte la suite de cette scène :

« Escobedo, suivi de son état-major, arriva peu d'instants après. Maximilien fit quelques pas en

avant pour le recevoir : puis, après un salut grave mais poli, il lui manifesta l'intention de lui parler en particulier. Le général fit retirer sa suite et se prépara à entendre ce que le prince avait à lui dire.

« — Permettrez-vous, dit-il, que, sous la garde d'une escorte, je me rende à un point quelconque de la côte où je pourrai m'embarquer pour l'Europe? Je promets, sous la garantie de mon honneur, de ne jamais remettre les pieds au Mexique.

« — Il m'est impossible, répondit laconiquement Escobedo, de vous accorder ce que vous demandez.

« — Puisqu'il en est ainsi, répliqua Maximilien, vous ne permettrez pas, je l'espère, qu'on m'insulte, et vous me traiterez avec la considération due à un prisonnier de guerre.

« — Vous êtes, en effet, mon prisonnier, répondit Escobedo.

« Après ces quelques mots, le prince détacha son épée et la présenta au général, qui la fit recevoir par son chef d'état-major. »

Escobedo, de son côté, écrivait à son gouvernement :

« Queretaro, 16 mai 1867.

« Hier, au moment de se rendre prisonnier, Maximilien m'a fait les déclarations suivantes :

« 1° J'ai envoyé mon abdication dans la première moitié de mars dernier. La copie de cet acte, certifiée et contresignée par le ministre, se trouve parmi les papiers qu'on m'a pris au couvent de la Cruz. L'original a été envoyé au président du Conseil d'État, M. José M. Lacunza, avec ordre de le publier aussitôt que je me trouverais légalement prisonnier;

« 2° S'il est nécessaire qu'il y ait une victime, que je sois au moins la seule;

« 3° Je désire que mes domestiques et ma suite soient bien traités, car ces gens-là m'ont servi avec loyauté dans les périls et l'instabilité de ma situation.

« Il m'a déclaré aussi que son unique désir était de quitter le Mexique, et qu'il espérait qu'on lui donnerait une escorte pour le conduire au lieu où il devrait s'embarquer. Je lui ai répondu que je ne pouvais moi-même lui rien accorder; que je pouvais seulement faire part de ses intentions au gouvernement suprême, ce que je fais pour qu'il donne à ce sujet les ordres qui lui paraîtront le plus convenables.

« M. Escobedo. »

CHAPITRE XI

Sommaire : Erreurs et illusions de l'empereur. — Premiers jours de captivité. — Réception des instructions relatives à la mise en jugement. — Commencement de la procédure. —Interrogatoires. — Lettre et dépêche de Maximilien à Juarez. — Réponse de celui-ci. — Tentative infructueuse pour soulever un déclinatoire. — Présentation d'un mémoire justificatif.

On a entendu Maximilien invoquer, au moment de sa reddition, l'acte d'abdication dont il a déjà été question à Mexico, lors de la sortie des avocats appelés à le défendre. Rien ne met mieux en lumière la nature d'esprit du malheureux prince que l'idée de s'abriter derrière une pareille fiction, dans les circonstances où il remettait son épée au général Escobedo. La situation même donnait un démenti à ses paroles. Il ne renonçait à la lutte que par impossibilité de la continuer; il déclarait avoir cessé volontairement d'être empereur, alors que l'empire lui échappait des mains par la défaite. Mais le pire de tout était le docu-